

Madame de Bracciano ayant fait demander si son mari était chez lui, on lui répondit qu'il était dans le boudoir avec la princesse de Montlaur.

— Elle y rentra.

## CHAPITRE. X.

### LE DIVORCE.

La princesse de Montlaur était restée très-inquiète de la subite disparition de sa nièce ; elle ne put réprimer un mouvement de joie lorsqu'elle la vit reparaitre dans le boudoir.

M. de Bracciano arrivait des Tuileries. Il était en habit de cour. La magnificence de son costume contrastait vivement avec l'exiguité de sa taille, et avec l'expression rusée, sournoise, presque basse de sa physionomie.

Quoique la princesse ne fût pas instruite du grave sujet de conversation que sa nièce allait soulever, elle fut frappée de son air solennel et décidé.

Les joues de Jeanne étaient plus colorées que de coutume ; ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire ; elle se trouvait dans le paroxysme fébrile de ses grandes résolutions.

M. de Bracciano s'approchant de sa femme avec une politesse cérémonieuse, voulut lui prendre la main pour la baiser ; mais Jeanne, la retirant avec un mouvement plein de dignité, lui dit d'une voix dont elle ne pouvait maîtriser l'émotion :

— J'ai, Monsieur, un très-sérieux entretien à avoir avec vous... Vous permettrez que je donne des ordres pour que nous ne soyons pas interrompus.

— M. de Bracciano s'inclina.

— Mon enfant, je me retire, dit la princesse de Montlaur.

Un moment Jeanne hésita avant de laisser sa tante s'éloigner. Pourtant elle s'y résolut, craignant que l'étonnement, que la douleur que manifesterait peut-être Mme de Montlaur ne la fît faillir dans sa résolution.

— Ma tante, j'irai chez vous tout à l'heure, dit-elle à la princesse de Montlaur, qui la regardait avec une sorte d'inquiétude.

Jeanne la reconduisit jusqu'à la porte d'un premier salon.

— Qu'avez-vous donc, mon enfant ? — lui dit tout bas sa tante, vous semblez agitée ! En vérité, vous m'effrayez presque !

— Rassurez-vous, ma bonne tante, ce n'est rien... Seulement, veuillez m'attendre chez vous...

— Soit... mais venez le plus tôt possible, car je ne sais pourquoi je suis inquiète malgré moi, — dit la princesse en s'en allant.

Mme de Bracciano alla retrouver son mari.

Lorsque Jeanne se trouva seule avec lui, cette pensée, rapide comme la foudre, traversa son esprit :

*Si M. de Bracciano refusait le divorce !*

— Et Herman était là, sur le point de mourir, et elle venait de lui donner un radieux espoir...

Il n'y avait pas à hésiter ; il lui fallait à tout prix obtenir ce qu'elle désirait.

La malheureuse femme sentit un moment son cœur se glacer à l'aspect de son mari. Calme, impassible, il l'observait attentivement par-dessus ses bésicles d'or, qu'il avait abaissées sur son nez droit et aigu comme le museau d'une belette.

— Je suis à vos ordres, Madame, seulement je vous demanderai la permission de m'asseoir... je suis long temps resté debout aux Tuileries, et je me trouve très-fatigué... Ah ! j'oubliais de vous dire que l'Empereur s'est plaint, d'ailleurs le plus gracieusement du monde, de ce qu'il ne vous avait pas vue depuis quelque temps... J'ai pris sur moi, et j'espère que vous m'approuverez... j'ai pris sur moi de lui promettre qu'à l'avenir vos absences de la cour seraient moins longues... je vous engage très-instamment à tenir cette promesse... Le plus grand emploi de la maison de l'Impératrice n'est pas encore donné, et j'ai tout lieu de croire que vous l'obtiendriez facilement, en montrant un peu plus d'assiduité au château...

Mme de Bracciano fut atterrée. Le début de cet entretien était si éloigné du sujet qu'elle voulait amener que, réfléchissant aux moyens d'y arriver, elle répondit presque machinalement : Oui, Monsieur.

— Je n'attendais pas moins de vous, Madame, dit M. de Bracciano, d'un air très-satisfait, et se rapprochant de sa femme, il lui dit confidemment :

— Vous ne sauriez croire l'immense intérêt que j'attache à la réussite de ce projet ; puisque vous êtes si bien disposée à cet égard, je puis tout vous dire... Eh bien ! d'après les questions et les gracieux reproches de l'Empereur sur votre absence, je ne doute pas qu'il ne songe à vous pour la surintendance de la maison de l'Impératrice... fonctions des plus importantes, que votre cousine Mme la princesse de Guéméné remplissait, je crois, avant la révolution auprès de la reine de France...

Jeanne voyait avec terreur la conversation prendre cette tournure confidentielle, elle sentait qu'il lui faudrait presque arriver sans transition à